



A Genève, les B-Girls Maya et Shayna s'entraînent dans la salle de l'ATB, près de l'Arve. MARIA MOSCHOU

Discipline des Jeux olympiques de Paris cet été, le breakdance est en plein essor en Suisse. Les filles s'y fraient une voie

LES B-GIRLS, CONTRE LES PRÉJUGÉS

FADILA DJOUDER

Reportage ► Dans la salle de gym de l'école Hugo-de-Senger, à Genève, les jeunes athlètes s'entraînent le mercredi soir. Yuri, alias B-Boy Sory, montre aux danseurs une ou deux figures au sol. Dans cette partie de la salle, les garçons pratiquent le breakdance, discipline additionnelle des Jeux olympiques de Paris, en août prochain. A l'autre bout du lieu, des filles surtout dansent sur différents styles hip hop ou «danse debout» – qui n'implique pas de postures à terre – encadrées par Laetitia.

Le breakdance, une discipline genrée, peu accessible aux filles? Si les jeunes Suissesses représentent 86% des effectifs des cours de danse¹, elles sont encore peu nombreuses à choisir le «Break»², bien souvent à cause de préjugés tenaces, alors que la discipline est en pleine effervescence en Suisse – on parle de B-Girls comme de B-Boys pour désigner les breakeuses et les breakeurs.

Dans cette salle de gym de l'ATB, Espace de rencontres et d'activités pour adolescents, Maya, bientôt 15 ans, et Shayna, 17 ans, ne se laissent pas

intimider. A côté des garçons, elles enchaînent des figures acrobatiques avec précision, prouvant qu'elles ont autant leur place dans cet univers masculin.

Musicalité et originalité

«Les mentalités évoluent et les femmes sont aujourd'hui davantage acceptées, bien que l'égalité ne soit pas encore pleinement atteinte», estime Shayna, qui a trouvé dans le break un moyen de s'affirmer. «Il fallait se démarquer et montrer que nous avons notre place. Si une fille gagne contre un garçon, c'est comme un exploit car on nous sous-estime. En Suisse, une fille qui pratique le breakdance peut détonner, car ce n'est pas encore une discipline perçue comme mixte, contrairement au hip hop», regrette la B-Girl.

Elle a débuté la danse classique à 4 ans et le breakdance à 7 ans. «J'ai fait mon premier battle kids à 8 ans. Il n'y avait pas de catégorie filles-garçons, la compétition était mixte. J'en ai remporté beaucoup, et c'est valorisant de gagner en tant que fille», confie Shayna alias B-Girl Raven. Après le CFP Arts à Genève, elle rejoint la Urban Move Academy en quête d'une plus grande flexibilité, où elle suit

des cours de break et de danse contemporaine, tout en préparant un solo dans le spectacle *Ollie*.

Formée par le danseur Atis, Shayna a déjà pas mal de battles à son actif en Europe et aimerait devenir une B-Girl professionnelle. A ses yeux, le break n'a pas tant besoin de force que d'un style propre. Chaque interprète crée son langage, se réappropriant les codes et les figures de manière totalement libre. «C'est avant tout un sport physique et une danse, dans laquelle la musicalité et l'originalité priment», affirme celle qui dit ne pas s'entraîner physiquement de manière acharnée.

Consciente que «le breakdance peut faire peur aux filles», Shayna est heureuse de transmettre sa passion et de constituer un exemple pour les jeunes filles qui arrivent dans le milieu, même si elles demeurent minoritaires. «Je n'ai jamais eu de professeure de breakdance, mais j'espère que mon parcours les rassure pour l'avenir.»

Séparation des genres

«En Suisse, la proportion de femmes est encore faible – une fille pour dix garçons –, mais la situation évolue positivement. Elles n'ont rien à envier aux

hommes en termes de talent et de performance dans le breakdance», estime Yuri, qui coache Maya et encourage les femmes à découvrir le breakdance.

Pour le breakeur ayant rejoint le comité de direction du Festival Groove'N'Move, les années 1990, marquées par une prédominance masculine, sont bien loin. «La situation a évolué, avec une présence croissante des femmes, particulièrement chez les jeunes, souvent techniquement plus fortes que les adultes et gagnant le respect de leurs pairs masculins.»

La proportion de femmes est encore faible, une fille pour dix garçons

Maya, elle, est persuadée que «les femmes ont tout autant leur place dans le breakdance que les hommes et peuvent développer la même force musculaire. Elles sont capables d'exceller dans ce sport, démontrant parfois des capacités physiques et cardio supérieures». Dans les battles auxquelles elle a participé, elles

étaient cependant moins nombreuses que les hommes.

Très sportive, Maya a découvert le breakdance par sa cousine, après avoir fait du judo ou du tennis, et ça ne l'a plus quitté, même si elle aimerait devenir architecte plutôt que vivre de la danse. «Si je consacre douze heures d'entraînement par semaine au breakdance, je ne me vois pas en faire mon métier pour l'instant. Il s'agit d'un hobby avant tout, une passion qui me procure une immense joie.»

Le break canalise l'énergie et l'attention de cette hyperactive, qui cite la B-Girl californienne Logistx pour modèle. «Elle a réussi à dépasser tous les hommes et se hisser sur la plus haute marche du podium lors d'une récente compétition Red Bull BC One» – les filles et les garçons s'y affrontent séparément.

Dans les battles de hip hop, en danse debout, à l'inverse, la mixité prévaut. «Les femmes peuvent surpasser les hommes dans certains cas», corrobore Yuri, qui regrette la séparation des genres dans les compétitions.

«L'idée que le breakdance est uniquement réservé aux hommes est de moins en moins répandue. Cependant, des stéréotypes persistent à l'adolescence, poussant certaines

femmes à se tourner vers d'autres disciplines comme le yoga ou la gym», déplore Mickael, alias B-Boy Scotty Mick, qui s'entraîne aussi à l'espace ATB. Comme tous les danseurs et danseuses, ce psychomotricien passionné possède son pseudo ou nom de scène.

«La présence des femmes dans le breakdance est un phénomène récent et encore peu représenté. Si l'on observe une augmentation au plan mondial, les femmes restent une minorité», pointe-t-il à son tour. «Le breakdance est inclusif, on les accueille volontiers. D'ailleurs, il y a avait davantage de breakeuses à l'ATB il y a trois ou quatre ans.»

Maïa, animatrice que l'on croise à notre arrivée, observe cette «énergie de dingue» dans la salle. Tandis qu'on regarde les jeunes répéter leurs figures, certains danseurs viennent discuter avec elle. Elle nous explique alors à quel point les filles ont progressivement disparu ces dernières années des espaces de loisirs libres à Genève. L'ATB, un hub pour le break et le hip hop au bout du lac, est l'une des 47 structures d'animation socioculturelle gérées par la Ville, chapeauté par la Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle (FASe). ●●●

... Pour favoriser le vivre-ensemble et lutter contre les discriminations sexistes et l'exclusion des filles, certaines structures rattachées à la FASE ont récemment mis en place des accueils séparés pour offrir aux filles un espace sécurisé et propice à leur épanouissement.

Technique et créativité

«Depuis plus de trois ans, leur présence se raréfie, voire s'est complètement éteinte, laissant place à une domination masculine qui ne fait qu'accentuer les inégalités de genre», s'attriste l'animatrice. «Celles qui osent s'aventurer dans ces espaces se heurtent parfois à un climat hostile, marqué par les insultes et les moqueries des garçons regroupés. Cette atmosphère oppressante les pousse à se retirer, les privant d'un espace d'épanouissement et de socialisation pourtant essentiel.»

Le contexte social dans lequel évoluent les jeunes fréquentant l'ATB n'arrange rien, poursuit l'animatrice. «Beaucoup d'entre

eux vivent dans des familles monoparentales ou dysfonctionnelles et sont livrés à eux-mêmes. La déscolarisation, la consommation d'alcool et de drogues, la violence et l'absence d'éducation positive sur les relations hommes-femmes contribuent à créer un environnement propice aux discriminations.»

Du côté de Neuchâtel, Artur Libanio ne voit pas beaucoup de breakeuses s'inscrire dans son école. Le champion suisse de break, cofondateur de la Groove Academy en 2006, a été un pionnier. Son école, parmi les plus importantes de Suisse dédiée au break, mais pas que, est une référence – elle compte aujourd'hui environ deux cents élèves.

«La situation a beaucoup évolué par rapport à ma génération. Le niveau des B-Girls est aussi très élevé de nos jours. Nos cours de hip hop sont majoritairement suivis par des filles et il y a relativement peu de garçons. La tendance s'inverse pour le breakdance. On peut considérer

que sur cinq ou six B-Girls, une seule persévérera dans le milieu de la compétition. Encore faut-il aimer cela», nous confie Jazzy Jess, qui a monté une école de danse hip hop et de break réputée à Thoune, The Yard, et a notamment formé B-Girl Varissa. Côté alémanique, à Zurich notamment, pas mal de B-Girls se sont taillé une réputation, Becca, Ida, Nadeen, etc.

A Genève, on a récemment vu Elodie Chorr, alias B-Girl Elo, enchaîner les *head spin* sur le plateau de l'Étincelle, dans le quartier de la Jonction. Cette diplômée en urbanisme et en ingénierie civile, qui a créé sa compagnie de danse professionnelle, est l'une des rares breakeuses professionnelles romandes à mener une carrière en solo.

«L'idée que le breakdance est uniquement une question de force physique est une erreur», soutient Yuri, citant l'exemple de l'une des meilleures de Suisse, B-Girl Vlora, qui le surpasse clairement en termes de force. Pour

lui, le breakdance est avant tout un travail mental, où la technique et la créativité priment sur la puissance brute.

Ecoles de break

Comment devenir un-e professionnel-le en Suisse? Le parcours est ardu, la discipline manque de reconnaissance et les opportunités sont rares, selon Yuri. Celui-ci vit surtout de la danse, mais est aussi photographe et graphiste. «Le pays a le potentiel de briller sur la scène artistique internationale, mais doit accorder davantage de confiance à ses talents. Le niveau est généralement plus élevé en France, où la discipline est mieux reconnue», compare-t-il.

«Les danseur-euses de breakdance de renommée mondiale peuvent effectivement en vivre, à condition de bénéficier de sponsors ou du soutien de personnalités influentes», souligne Maya. «Les victoires en battles représentent une source de revenus non négligeable, les prix

peuvent être conséquents dans les compétitions majeures. Mais la plupart des pratiquant-es ont du mal à subvenir à leurs besoins uniquement grâce au breakdance.»

Shayna sait aussi que l'avenir est incertain, mais elle s'accroche à ce qu'elle considère son art. Il est possible d'en tirer des revenus suffisants si l'on atteint une certaine notoriété, dit-on dans le milieu.

«Quelques danseurs parviennent à vivre partiellement du breakdance en cumulant un emploi à côté et en gagnant de l'argent grâce aux battles. Vivre uniquement de cette discipline est toutefois très difficile. On peut remporter une battle et encaisser un gros chèque, mais si l'on perd la suivante, on ne gagnera rien. Les danseurs membres de compagnies de danse et qui présentent des spectacles en mélangeant le contemporain et le breakdance s'en sortent mieux. Seuls ceux de haut niveau peuvent espérer

vivre de leur art grâce aux sponsors», ajoute Shayna.

En Suisse, le chemin est encore long pour que le breakdance soit pleinement reconnu et valorisé. Mais des B-Girls comme Maya et Shayna, par leur message positif, contribuent à faire évoluer les mentalités et à ouvrir la voie à une nouvelle génération de danseuses. COLLABORATION CÉCILE DALLA TORRE

¹Pour la tranche d'âge 10-14 ans, toutes disciplines confondues, selon l'Office fédéral de la statistique (2020).

²Le «Break» donne son initiale l'initiale au nom des danseur-euses, les B-Boys et le B-Girls.

Reportage réalisé dans le cadre du programme suisse d'échange de journalistes En Quête d'Ailleurs (EQDA): www.eqda.ch



Le break aux JO perd-il son âme?

Société ► Du Bronx à la place de la Concorde, à Paris, le breakdance s'est institutionnalisé et figure cette année aux Jeux Olympiques.

Le breakdance, également connu sous le nom de breaking ou B-Boying, est une danse acrobatique née au début des années 1970 dans les quartiers défavorisés du Bronx, à New York. Ancré dans la culture hip hop, il se développe en parallèle de trois autres éléments fondamentaux de ce mouvement, à savoir le rap, le Djing et le graffiti.

Ses origines sont souvent attribuées aux *block parties*, des rassemblements organisés dans la rue par les communautés afro-américaines et latinos. Les jeunes danseurs improvisaient des

mouvements acrobatiques et énergiques, s'inspirant de la danse funk, de la gymnastique et des arts martiaux.

La rage et la technique. Deux mots qui ressortaient du documentaire *Faire kiffer les anges* de Jean-Pierre Thorn, filmé en partie dans des cités lyonnaises en 1997. Cette année-là, à Paris, la Grande halle de la Villette accueillait les premières rencontres de danses urbaines, consacrant une expression originelle de la rue.

Après une entrée remarquée aux Jeux olympiques de Paris 2024 en tant que «discipline additionnelle», aux côtés du skate et du surf, le breakdance n'a pas été choisi comme discipline additionnelle de l'édition de 2028 à Los Angeles. La question de savoir s'il fera

son retour aux Jeux olympiques en 2032 reste ouverte.

La sélection des Jeux de Paris comprend 16 B-Girls et 16 B-Boys

L'étape parisienne marque en tout cas un tournant pour cette pratique, non sans risques. «C'est une chance de lui donner davantage de visibilité. Mais cette officialisation peut dénaturer l'essence du breakdance, ancré

dans la culture hip hop», d'après Maya. «Il est difficile de l'évaluer de manière objective pour l'attribution d'une médaille d'or, comme cela peut être le cas en natation, où l'athlète arrivant en tête est clairement identifiable. Le breakdance reste un art difficile à juger.» Cette avancée lui semble positive, mais il faut reconnaître que la discipline exige à la fois une force mentale et physique exceptionnelle, une endurance et un cardio irréprochables.

La sélection de 16 B-Girls et 16 B-Boys pour les Jeux de Paris s'est déroulée en plusieurs étapes. Les compétitions de B-Girls auront lieu le 9 août sur la place de la Concorde, celle des B-Boys le 10 août. Les athlètes s'affronteront lors de battles en 1 contre

1, éliminatoires, jusqu'à la finale. Les juges évalueront leur technique, leur créativité, leur musicalité et leur énergie. Des championnats continentaux ont été organisés, permettant aux meilleur-es danseur-euses de chaque continent de se qualifier pour la phase suivante. Les B-Girls et B-Boys non qualifié-es ont eu une seconde chance lors de tournois mondiaux de qualification. La «Kombat League», une série de tournois internationaux, a également offert des points de qualification pour les JO. Un classement mondial basé sur les résultats de ces différentes compétitions a été établi pour déterminer les athlètes directement qualifié-s pour les battles de la Concorde.

FDR/CDT

Comment rendre safe le milieu du break

Art et Sport ► Dans un contexte post Me Too, les jeunes femmes souhaitent évoluer dans un milieu exempt de risques d'abus.

Les images stéréotypées de B-Boys puissants et acrobatiques occupent souvent le devant de la scène, reléguant les B-Girls au second plan. Pourtant, les femmes ont toujours fait partie intégrante de la culture hip hop et du breakdance.

Des figures emblématiques comme Rock Steady Crew, le DJ Afrika Bambaataa et Funk Style Crew ont ouvert la voie aux B-Girls dès les années 1970. Des femmes talentueuses et audacieuses ont défié les conventions et démontré que le breakdance n'était pas réservé aux hommes.

Malgré leur présence constante, les B-Girls luttent pour être reconnues et valorisées à parts égales. Elles font face à des discriminations, du sexisme et à un manque de visibilité dans les compétitions et les médias. Souvent perçu comme un espace de liberté et d'expression, le breakdance est touché par des fléaux qui sévissent dans l'ensemble de la société.

Comme d'autres milieux sportifs masculins, sans compter les comportements abusifs dénoncés dans la danse contemporaine ces dernières années, le break peut être confronté aux problématiques du harcèlement,

des abus sexuels et du manque de respect envers les femmes. Les B-Girls peuvent également être victimes de stéréotypes et de jugements sur leur talent et leur place dans la discipline.

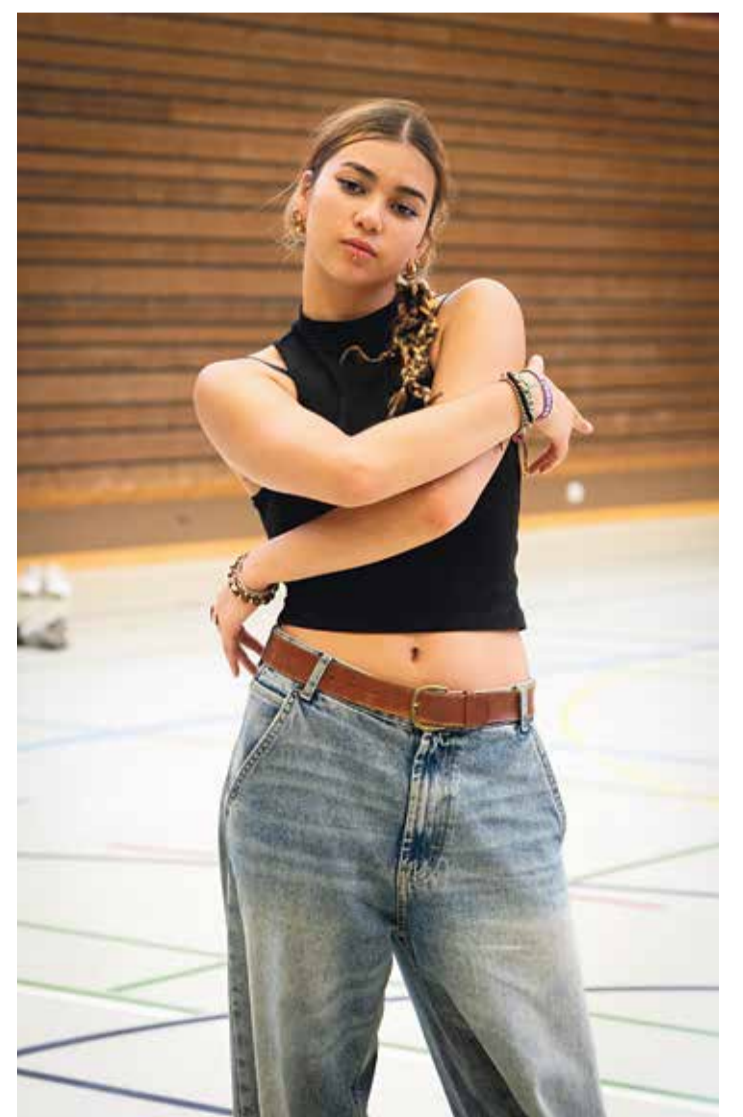
Une danseuse nous a fait part d'agissements problématiques, embarquée dans un crew de danseurs plus âgés et renommés, ayant mis «le breakdance suisse sur la carte mondiale». A 15 ans, la danseuse a rencontré un breaker réputé de dix ans son aîné, qui l'a formée. Entre eux s'est instauré un rapport de maître à élève, «ou de grand à petite».

«Je me sentais valorisée d'être son élève et il me l'a fait sentir, conscient de cette admiration que je lui témoignais.» L'enseignement a dévié vers une forme de manipulation impliquant une emprise psychologique, dont l'entourage s'est rendu en quelque sorte complice, exprime la breakeuse.

Comment sécuriser un environnement de travail pour les jeunes femmes? En cas d'abus, pourquoi ne pas exclure les personnes concernées et permettre aux femmes d'exercer leur talent en toute sécurité? Comment les soutenir et les encourager à persévérer dans un milieu qui sache les accueillir? La question reste ouverte pour cette pratique entre arts et sports, dans un contexte où les relations de travail restent encore informelles. FDR/CDT



Maya, bientôt 15 ans, s'entraîne 12 heures par semaine. MARIA MOSCHOU



A 17 ans, Shayna a déjà un joli palmarès derrière elle. MARIA MOSCHOU